

Il était nécessaire de regrouper ces entretiens parus dans diverses publications, dont la revue *Médiane*, ce défunt magazine philosophique québécois que votre humble serviteur a participé à fonder.

René Bolduc

**Lucie Lachapelle**  
**LES YEUX GRANDS OUVERTS**

*FRAGMENTS DE VIE*

Pleine Lune, Lachine, 2024, 159 p. ; 24,95 \$

Liée par le cœur et par le sang aux Premières Nations, l'autrice revisite des moments marquants de sa vie, de sa découverte des Inuits, au Nunavik, jusqu'aux années passées en Abitibi avec Georges Pisimopeo, un Cri qui deviendra le père de ses enfants. Voyage éloquent au cœur de ces peuples occultés.



Saisir l'occasion d'aller travailler au Nunavik le temps d'un été quand on a 18 ans laisse présager une belle aventure. Pour la jeune femme, ces vacances de 1974 orienteront toute sa vie. Un véritable coup de cœur pour les Inuits l'y ramène en 1975 comme enseignante. En réaction à la ségrégation dont font preuve les Blancs en poste au Nunavik, elle se mêle aux Inuits, développe

de la sympathie pour eux, les accompagne dans leurs activités de chasse et de pêche, partage leurs repas et va même jusqu'à laisser sa porte ouverte, comme le font les Autochtones. Elle parcourt les grands espaces enneigés en motoneige derrière Lucassie, l'Inuit dont elle est tombée amoureuse, sans égard aux mises en garde faites aux nouveaux arrivants blancs. Les yeux ouverts, elle veut connaître une autre façon d'être une personne, pas seulement une Blanche.

Des moments marquants, au cours desquels elle sent monter la révolte au constat des effets destructeurs qu'ont les injustices et le mépris dont a été victime cette communauté. Témoin de la violence, des abus d'alcool et des suicides, elle se promet de « dire au monde entier ce qui se passe au Nunavik, comment les Inuits vivent » et ajoute : « Je veux partager mon indignation par rapport aux privilèges des Blancs et au racisme ».

Une grande partie du récit est consacrée à la vie au Nunavik, dans les villages de Kangiqsualujuaq d'abord, puis de Puvirnituq. Elle raconte aussi sa courte expérience au collège Manitou, dans les Laurentides, où se donnait une formation adaptée aux Premières Nations et menant à l'ob-

tention d'un DEC. Elle dit ignorer les motifs qui ont mené à la fermeture du collège trois ans après son ouverture.

La Montréalaise se sent inadaptée à la vie au Sud. On la retrouve en Abitibi, où la forêt remplace la toundra. Là aussi c'est la proximité avec la nature. Partie pour un projet de quelques semaines, elle s'y installe et y partage sa vie avec le travailleur social cri Georges Pisimopeo, de qui elle aura deux enfants. Le couple côtoie des Cris, des Atikamekws, des Algonquins. Comme eux, ils vont relever des collets dans la forêt en hiver, passent des jours dans leur cabane dans les bois, sans eau courante, ni électricité, expériences qui amènent la narratrice à avouer, au cœur de la forêt silencieuse aux odeurs de sapinage : « Je vis la vie dont j'ai rêvé ». L'abus d'alcool aura toutefois raison de vingt ans de leur relation de couple, mais pas de l'intention de l'autrice de réhabiliter ces communautés et son ex-conjoint avec qui elle entretient toujours une relation amicale. C'est d'ailleurs à lui qu'elle confie le soin de présenter, dès après le prologue, la cause de tout ce mal-être : la *Loi sur les Indiens (Indian Act)* promulguée par le gouvernement du Canada en 1876. Des mesures dévastatrices qui visaient à anéantir une culture millénaire. Réserves, pensionnats, destruction des territoires ancestraux, etc., ont encore des effets délétères dont Georges a été l'une des innombrables victimes.

Par son œuvre sensible, Lucie Lachapelle, écrivaine et cinéaste, mère et grand-mère d'enfants métis, incite au dialogue avec les Premières Nations.

Pierrette Boivin

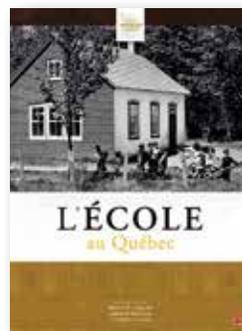
**Brigitte Caulier, Andrée Dufour et Thérèse Hamel**

(sous la dir. de)

**L'ÉCOLE AU QUÉBEC**

Presses de l'Université Laval, 2023, 490 p. ; 79,00 \$

Dans la magnifique collection « Atlas historique du Québec », les Presses de l'Université Laval viennent de publier *L'école au Québec*, un monument de près de 500 pages grand format dressant un panorama complet de notre histoire scolaire, depuis les débuts du Régime français jusqu'à l'aube de la Révolution tranquille.



On ne peut que lever son chapeau devant une telle œuvre. Sur le plan matériel d'abord : papier couché, typographie soignée, mise en page artistique, riche iconographie représentant bâtiments et acteurs du monde scolaire (enseignants, élèves) mais aussi docu-

ments d'époque – rapports, documents gouvernementaux, manuels – qui nous font toucher du doigt le passé.

Il faut souligner de plus la multiplicité des collaborateurs et l'exhaustivité du champ d'examen, qui traite évidemment de la majorité canadienne, puis canadienne-française, mais accorde aussi une place de choix aux minorités, qu'il s'agisse des anglo-protestants, des anglo-catholiques, des juifs, des immigrants ou des Autochtones.

L'ouvrage se compose de textes autonomes de longueur moyenne répartis en six grands chapitres : 1° « De la petite école au système scolaire » ; 2° « Scolariser les enfants des minorités et des Autochtones » ; 3° « L'école primaire : lieu d'enseignement et d'éducation » ; 4° « Le corps enseignant » ; 5° « La formation au secondaire et les passerelles vers l'université » ; 6° « Répondre aux besoins du monde du travail ». À la lecture de chaque section, on saisit sans peine le travail de moine qu'il a fallu pour colliger des données (fréquentation scolaire pour chaque *clientèle*, nombre d'écoles de tel ou tel type et leur emplacement, tableau des programmes au fil des époques) dans un secteur en mouvance constante qui ne se laisse pas appréhender si facilement. Cartes et diagrammes, nombreux et détaillés, témoignent de ce travail colossal. Il ne faut toutefois pas se laisser tromper par l'appellation « Atlas » : il s'agit bel et bien d'un ouvrage composé essentiellement de textes explicatifs.

On entre à l'école à six ans, et on ne se pose pas de questions sur la structure qui nous est imposée ni sur la matière qui nous est enseignée. Mais une fois adulte, on constate à quel point ces questions représentent pour une société des défis constants engendrant débats et divisions sans fin. L'école, dans le Québec d'avant la Révolution tranquille, a invariablement été sous-financée par une société qui ne considérait pas l'instruction comme une valeur cardinale. Dans le monde francophone à tout le moins, car les anglo-protestants, dès leur arrivée après la Conquête, ont valorisé l'apprentissage de la lecture, ne serait-ce que comme moyen privilégié d'étudier la Bible, mais aussi parce que les débouchés professionnels étaient plus évidents dans ce milieu qui dominait l'économie et la politique. Il faut dire aussi que le mode de financement, essentiellement local pendant la période étudiée, favorisait ce groupe, qui bénéficiait d'une assiette fiscale plus importante même s'il était minoritaire, en raison de ses possessions foncières et de sa richesse générale.

Seul bémol à l'égard de cette œuvre de facture exemplaire : la propension agaçante de certains auteurs à juger du passé à partir de critères actuels, en mêlant les jugements de valeur à une description des faits qui gagnerait à être davantage présentée en fonction des ambitions authentiques de nos ancêtres, dans le contexte de leur époque et de leur mentalité, que dans l'optique téléologique de nos grilles d'appréciation du XXI<sup>e</sup> siècle. Par exemple, on pourrait arguer qu'en présentant le cours classique comme « unique

école de la domination », on utilise un vocabulaire anachronique trahissant les idéaux qui animaient les agents de cette filière, et qu'une reconnaissance de l'apport de ce cours à la société canadienne-française par ses valeurs d'excellence (sans nécessairement passer sous silence les reproches commençant à poindre au milieu du XX<sup>e</sup> siècle), en prenant de la hauteur par rapport au dédain actuel pour l'élitisme, rendrait peut-être davantage justice à l'esprit de notre passé. On peut en dire de même du rappel constant – parfois simple constat objectif, mais parfois aussi accompagné de la petite musique du jugement moral – du fait évident que la formation des filles, du XVII<sup>e</sup> siècle au milieu du XX<sup>e</sup> siècle, n'avait pas la même finalité que celle des garçons. Heureusement, bien que cette tendance affleure de temps à autre, elle ne remet pas en cause la qualité de l'ensemble, et encore moins la valeur des précieux faits statistiques présentés.

François Lavallée

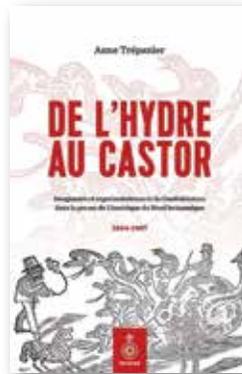
Anne Trépanier

DE L'HYDRE AU CASTOR

IMAGINAIRE ET REPRÉSENTATIONS DE LA CONFÉDÉRATION  
DANS LA PRESSE DE L'AMÉRIQUE DU NORD BRITANNIQUE,  
1844-1867

Septentrion, Québec, 2024, 274 p. ; 39,95 \$

L'ouvrage que voici « n'est pas une thèse ni un livre érudit », avance d'entrée de jeu, modestement, Anne Trépanier, historienne et professeur à l'Université Carleton d'Ottawa. Sous un titre original et percutant, l'auteure signe néanmoins un essai que l'on peut ranger aisément parmi les travaux universitaires dignes de mention.



*De l'hydre au castor* explore avec force détails, multiples citations et moult reproductions de caricatures ce que la presse livrait à ses lecteurs dans les années qui ont mené à la réorganisation du Canada par l'Acte d'Union de 1840. Anne Trépanier a choisi pour ce faire près d'une quarantaine de journaux français et anglais, dont plus de la moitié appartient à

la presse satirique du temps, tels que *Le Charivari canadien*, *La Scie*, *Le Perroquet*, *Le Grognaard*, *The Satirist*, *Grinchuckle*, *Grip* et *The Arrow*. L'essayiste s'emploie d'abord, au premier chapitre, à dégager « l'imagier de la Confédération » chez « les trois grands joueurs de la période préconfédérale », à savoir les quatre provinces de l'Amérique du Nord britannique, le Royaume-Uni et les États-Unis. Les tropes qui les représentent sont, dans l'ordre, les personnages du « Ca-